

Un café avec vous

DU MÊME AUTEUR

Chez Bookelis

Portraits cachés, nouvelles, mars 2024

Patrick Dubois

Un café avec vous

nouvelles

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN 979-10-424-2356-8

© 2024 — Patrick Dubois

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Avant-propos

Après la publication de mon premier recueil, j'ai souhaité proposer des nouvelles plus variées dans leurs thèmes et leur structure.

Portraits cachés proposait, comme le suggère le titre du recueil, des portraits de gens inconnus qui respectaient tous une même trame retraçant des fragments notables de leurs vies, de la naissance à la mort, permettant de cerner une personnalité au travers d'actions, de prises de décision, de soubresauts de l'histoire.

Dans *Un café avec vous*, j'ai souhaité m'attacher en premier lieu aux événements qui font ou défont la destinée des personnes. La violence conjugale, le carriérisme, l'humour, le surréalisme, le rêve, l'amour, les drames, les accidents de la vie, l'aventure, l'enfance, la maladie, l'âge, la famille, la musique sont autant de prétextes pour inventer des histoires où chacun pourra reconnaître ou réinventer un voisin, un collègue, un ami, un parent, tant il est vrai que l'on n'invente jamais mieux qu'en mêlant fiction et réalité.

Patrick Dubois

Aux grands maux les grands remèdes

8 mars 2024. Jocelyne est descendue chercher le journal qu'elle ouvre devant son café du matin. À la Une, la journée internationale des droits des femmes ne fait l'objet que d'un titre secondaire. Il faut attendre la page quatre pour un article succinct, bordé dans la colonne de droite par deux entrefilets consacrés aux énièmes féminicides de l'année.

Elle soupire et note que les générations à venir ont devant elles une belle marge de progression pour améliorer la condition des femmes dans notre société. Devant cet amer constat, elle rembobine le fil de sa mémoire jusqu'aux jours où elle était encore une jeune assistante sociale. En ce domaine, des progrès sont intervenus, c'est indéniable, mais elle sait à quel point ils sont fragiles et combien ils sont insuffisants.

On venait de lui attribuer un stagiaire qui n'oublierait jamais ses débuts dans le métier !

Ce 8 mars 1980, Jocelyne et Didier ont à peine eu le temps de faire connaissance et ne boiront jamais le café qui fume sur le bureau. Ils voient débarquer un gaillard qui toise

un bon mètre quatre-vingt-dix et affiche dans les cent vingt kilos sur la balance, étrange croisement entre un pilier de rugby bodybuildé et un boxeur malchanceux dont il a le nez. Il fait une entrée tonitruante dans le service et bouscule employés et mobilier jusqu'au bureau de Jocelyne, à la recherche de l'épouse qu'il dit avoir perdue. Que ne s'est-il pas plus logiquement tourné vers le commissariat de police le plus proche ?

— Dites-moi où est ma femme ! crache-t-il sans préambule, prenant appui des deux poings serrés sur le bord du bureau après avoir violemment ouvert la porte.

Devant cette entrée en matière, Jocelyne se dit qu'il a bien mal choisi la date et le reçoit en conséquence :

— Si vous voulez me parler, vous commencez par vous calmer et vous asseoir ! lui dit-elle, posément, mais fermement, du haut de son mètre cinquante.

Le colosse, peu habitué à rencontrer une résistance, encore moins de la part d'une jeune femme à peine plus âgée que la sienne, guère plus grande ni plus épaisse, ne s'assied pas vraiment, il se laisse tomber de toute sa masse sur la chaise qui proteste.

— Je sais qu'elle devait venir vous voir pour les sous, éructe-t-il. Quand je suis sorti de l'hôpital ce matin, elle avait quitté la maison avec ses affaires. Vous la cachez où ? ajoute-t-il en laissant sourdre dans sa voix et son regard une brutalité ordinaire qu'il a du mal à contenir.

Jocelyne prend le temps d'une feinte réflexion, songe que le monstre est un bel imbécile s'il croit qu'elle va lui livrer l'adresse de cette femme qu'elle a effectivement écartée de ses menaces de mort après moult méandres juridico-administratifs. C'est la première fois qu'il se déplace lui-même dans son service. Aïssatou avait dressé de son mari un portrait assez fidèle, pourtant Jocelyne réalise qu'elle n'a pas mesuré pleinement l'ampleur du contraste qui les sépare, au point de se demander quel abominable entremetteur a voulu assortir l'énorme chêne indéracinable au roseau délicat pour ce mariage arrangé.

Aïssatou est enceinte depuis quelques semaines seulement lorsqu'elle se présente pour la première fois au service social. Elle explique que son mari, travaillant sur des chantiers qu'il ne peut quitter dans la journée, l'envoie solliciter une aide financière en prévision de l'arrivée du bébé. Elle souhaite surtout profiter de cette démarche pour présenter une requête d'une tout autre nature.

Elle dit l'enfermement quotidien, la violence du mari ; elle n'a pu venir que parce que les derniers coups reçus n'ont pas marqué son visage. Elle montre les bleus sur le ventre, les lacérations sur les jambes, les brûlures de cigarettes sur les cuisses, elle dit ne pas tout montrer, à défaut de se mettre nue. Elle n'a pas vingt ans et en paraît le double,

les yeux creusés et cernés par la douleur.

— Il me fait peur. Il se met en colère tous les soirs pour un rien, il hurle, il me frappe, plus fort encore si je crie, dit-elle d'un seul souffle. Il ne se calme que quand il m'a violée, ajoute-t-elle en chuchotant.

Le silence qui suit est lourd de tous les maux non dits. Jocelyne le respecte et le met à profit pour nourrir sa réflexion. Elle lit dans le regard clair et franc la volonté farouche de fuir cette misère.

La jeune femme, les yeux pleins de honte et de souffrance, murmure des mots qui sont une prière :

— Aidez-moi, je ne veux pas mourir.

Finissant son café devant le journal dont elle n'a que tourné les pages sans vraiment les lire, Jocelyne se souvient que la police et la justice n'étaient pas ce qu'elles sont de nos jours. Il lui était alors impossible de soustraire légalement une femme, même ainsi violentée, à l'emprise de son mari : la société et ses lois ne le voulaient pas. Elle avait dû forcer des portes, en enfoncer d'autres, brûler des étapes, oublier des protocoles, court-circuiter de vains chefs-faillons.

C'était en revanche l'époque d'un militantisme qui s'est perdu depuis. Fortement engagée syndicalement, elle adhérait au Mouvement de libération des femmes, au Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception, elle était sur tous les fronts et barricades de la défense

du droit des femmes et des travailleurs. Ce sont les réseaux d'influence de ces mouvements qui lui permirent en grande partie de sauver Aïssatou et son bébé, mais sa hiérarchie lui fit payer très cher ses prises de position.

Jocelyne revoit Aïssatou irrégulièrement pendant sa grossesse et la reçoit toujours au pied levé. Elle est étroitement surveillée et doit attendre que son mari, dont la cruauté est exacerbée par son état, l'envoie *réclamer des sous*.

Si de son côté, Aïssatou ne vient plus pour les sous en question, cela n'empêche pas Jocelyne d'œuvrer à l'obtention de quelques aides financières mineures pour noyer le poisson auprès du mari !

À huit mois de grossesse, Aïssatou la supplie de trouver une solution pour sauver son bébé : elle illustre cette question de vie ou de mort en montrant la marque des coups de pied qu'elle a reçus dans le dos la veille alors qu'elle protégeait son ventre contre le mur, acculée au sol dans le coin de la chambre ; la douleur la plie encore en deux au moindre effort et se déplacer lui a été un calvaire.

Après la naissance du bébé, Aïssatou parle d'urgence imminente. Elle a mis au monde une jolie petite Malya, la *honte* de son père. Il n'a que faire de ce boulet de *femelle* qui entache sa gloire de mâle et qu'il devra nourrir treize ou quatorze ans avant de s'en débarrasser.

La procédure de sauvetage a finalement abouti, une place a été réservée à l'autre bout de la France dans un de ces foyers d'entraide dont les adresses sont tenues strictement confidentielles. Reste à trouver le bon moment pour que la mère puisse quitter le domicile en compagnie du bébé que le mari séquestre à chaque sortie de son épouse, avec la complaisante complicité de l'environnement familial et communautaire pour l'obliger à revenir.

Jocelyne grave la date du 1^{er} mars 1980 dans sa mémoire en voyant arriver Malya dans les bras d'Aïssatou à 11h30. Le sac en bandoulière et le sourire d'espoir qui illumine le visage de la mère valent toutes les explications, pourtant celle-ci ne peut s'empêcher de dire les choses :

— Je suis prête à disparaître, lance-t-elle comme un cri de triomphe, j'ai réussi à partir de chez moi en profitant de la panique, mais je ne peux plus y retourner.

— Quelle panique ? demande Jocelyne.

— Mon mari a eu un problème, il a fallu l'hospitaliser d'urgence, il le restera une petite semaine. Il ne faut pas qu'il nous retrouve à sa sortie, sinon il nous tuera toutes les deux.

— Vous m'expliquerez ce qui s'est passé pour votre mari plus tard, si vous le désirez. On va trouver un hébergement pour cette nuit et demain matin vous partirez en secret pour le foyer de femmes battues qui vous attend et vous aidera à vous reconstruire.

Jocelyne n'a plus jamais eu de leurs nouvelles après la rapide confirmation de leur prise en charge par le foyer qui avait pris le relais, ce silence absolu étant le prix à payer pour assurer la sécurité de la mère et de l'enfant.

Une semaine passe, pendant laquelle l'image de la jeune femme, de son bébé, et du baluchon se superpose au travail en cours qui ne manque pourtant pas. Le *problème* qui a expédié le mari à l'hôpital reste un mystère jusqu'à ce qu'il se présente huit jours plus tard.

— Où est ma femme ? insiste l'époux d'Aïssatou, assis mais nullement calmé.

Didier démarre son stage sans aucune connaissance du dossier et se contente donc d'observer du mieux qu'il peut. S'il n'a pas l'expérience de sa tutrice, ce n'est toutefois pas un perdreau de l'année ; il a une pratique de la vie en milieu difficile. Après une enfance chaotique, ce jeune homme de belle stature a démarré une carrière hospitalière comme homme de salle avant de devenir un aide-soignant apprécié et bien noté pendant plusieurs années.

Au contact des parcours pour le moins décousus de certains patients, il a souhaité devenir assistant social en milieu hospitalier et c'est avec ce regard qu'il suit la progression de l'entretien.

— Je ne peux rien vous dire, répond Jocelyne sur un